

DAVID TURGEON

L'INEXISTENCE

roman



LE QUARTANIER

Nous serons présents, mais sous un faux nom, et
absurdes, a dit l'inquiet, de notre absurdité étayant
la thèse de notre inexistence.

DANIELLE MÉMOIRE,
Les enfances Corpus

Sur la photo, quatre jeunes gens assis côte à côte sur une banquette. Derrière eux on lit les mots « Café Ludwig » inscrits sur un miroir de style art nouveau. Quatre jeunes gens : trois hommes et une femme. La personne qui a découpé la photographie n'en a gardé ni la légende, ni l'article qu'elle était censée illustrer ; seulement une date et le nom d'un journal, *Le Mercure de Privine*, tracés au dos, à l'encre, par-dessus les caractères d'un article sur un match de boxe.

La salle d'archives allait bientôt fermer. Sabine Oloron retournait une nouvelle fois dans sa main la coupure de presse. Quelque chose clochait. Trois de ces jeunes gens avaient la contenance des modèles de jadis : sérieux, immobiles, le regard légèrement ahuri, fixé droit vers l'objectif, ne sachant quelle tête composer pour l'occasion. Mais l'un d'eux avait la bouche ouverte et tendait discrètement

le bras gauche en direction du photographe. Un bras nécessairement flou. Et anachronique.

Poser des questions aux photos : ainsi Sabine Oloron, dans ses cours, résumait-elle l'essentiel de son travail. La photographie, disait-elle chaque fois qu'elle accueillait une nouvelle cohorte d'étudiants, nous raconte une histoire qui n'est pas celle que les chroniqueurs enregistrent pour la postérité, celle des grands hommes et de leurs grandes conquêtes ; les photos, lorsqu'on apprend à les interroger, nous aident à dérouler les ficelles que la grande histoire avait embrouillées à dessein. Avec de la chance, les photos lèvent un coin du voile sur les vies d'autrefois, sur ces détails que personne n'a pensé à consigner tant ils sont ordinaires, quotidiens.

Chez les collègues historiens de Sabine, cette méthode avait ses adeptes ainsi que ses détracteurs. Sabine savait bien que l'artefact photographique n'était pas non plus une panacée. L'existence d'une photo n'avait rien d'une évidence. Il fallait que quelqu'un ait choisi la scène, à tel instant, et pas tel autre ; ait appuyé sur le déclencheur ; ait jugé bon de développer le négatif. Aucun de ces actes n'allait de soi. La mise en scène des moments à immortaliser était soumise aux us et aux modes : ce qui passe pour authentique varie d'une époque à l'autre, d'un milieu à l'autre. Enfin, la photo devait avoir été conservée, ou publiée, ou comme

ici découpée dans un journal, pour parvenir jusqu'à nous. Et encore avant tout cela fallait-il que la photographie eût été inventée ! C'étaient toutes ces contingences qui intéressaient Sabine, qui la séduisaient, car elles relevaient aussi de l'histoire. Il n'y a pas eu que de la photographie autorisée ; on a conservé de vastes collections d'amateurs ; on exposait aujourd'hui de telles collections dans les musées. Et ces photos étaient autant de fenêtres sur un monde oublié par les textes, un monde muet mais visible, une infime parcelle du temps passé, dans laquelle on avait une petite chance, très mince mais réelle pourtant, de s'immiscer.

Une revue d'histoire avait commandé à Sabine un article à propos de la photo des quatre jeunes gens du Café Ludwig. Le sujet lui était moins familier qu'elle le pensait. Elle n'avait de Privine que des images convenues, romantiques, des clichés justement. Des gravures, des caricatures, des publicités, des affiches célèbres, qui exaltent la vie des cafés, des théâtres et des rues. Indolence et tragique mêlés. Elle devait se méfier de ces impressions faciles. On écrit vite des bêtises sur des sujets que l'on ne connaît qu'à moitié. Aussi ses enquêtes lui avaient-elles pris plus de temps que prévu, mais après bien des culs-de-sac elle était parvenue à identifier trois des quatre personnages de la photo. Tout à gauche, d'abord, Ilya Rehberg. Elle en était

certaine. Impossible de se tromper avec ces lunettes, ce costume noir, ces cheveux délicatement gominés. Aujourd'hui on pense à Rehberg comme l'auteur du grand essai *Retour en Kadie*, qui a eu une telle influence sur la diaspora kadienne, mais à ce moment il est un jeune dramaturge. Il obtiendra bientôt un triomphe à Privine avec sa pièce *Le condamné de Helmschloss*.

La femme à droite, ce ne peut être que la journaliste Nina Fischer. Elle a été si souvent photographiée... Sa chronique de la vie quotidienne, « Mes promenades », était l'une des rubriques les plus prisées du *Mercur de Privine*. C'est probablement pour illustrer une réclame qu'on a publié cette photo, les journaux faisaient parfois ça, des reportages à propos de leurs chroniqueurs, de leurs dessinateurs... Nina Fischer, on la montre dans un café, au cœur de la ville, parce qu'elle est une femme d'action. Après le déclenchement de la guerre, elle s'engagera dans la résistance comme agente de liaison. Elle le paiera très cher. C'est tout de même curieux, pensait Sabine, de la voir ici à côté de Rehberg, d'imaginer que ces deux-là vivaient dans le même monde.

Nina Fischer est flanquée d'un jeune homme, assez beau garçon, portant un béret. C'est lui qui tend le bras en direction du photographe. Sabine l'identifia moins catégoriquement que les deux

autres. Vu la date, écrivit-elle, il s'agissait probablement du dénommé Jean Faber, qu'une biographie présentait comme l'un des amants de Nina Fischer. Ce militant du Parti ouvrier était connu des historiens grâce aux fiches de police qui mentionnent son arrestation ultérieure pour terrorisme, après quoi il disparaît des registres. L'année de sa mort porte un point d'interrogation. Triste époque, pensait Sabine, triste époque et triste fin.

Or sur cette photo Jean Faber est bien vivant. Tellement qu'on dirait qu'il nous parle encore. Sa bouche ouverte... Il dit quelque chose au photographe ; ou alors il commente son étrange attirail à l'intention de ses voisins. En tout cas il contrevient aux usages. Cette désinvolture arrive beaucoup trop tôt dans l'histoire de la photographie. Le cliché pris sur le vif, les modèles qui s'oublient, les gestes intempestifs captés sur pellicule, ça n'existera pas avant quelques décennies au moins... Or Jean Faber ne peut s'empêcher de parler, pensait Sabine, c'est un grand bavard, il est si habitué qu'on l'écoute qu'il en néglige la solennité du moment. Ou alors c'est qu'il refuse de poser...

Restait un dernier personnage : cet homme au chapeau, assis à droite de Jean Faber... Sabine ne parvenait pas à l'identifier. Elle avait dépouillé des livres, des dossiers. Rien. Elle fit donc ce qu'on lui avait appris à l'université : éviter de se perdre

en vaines conjectures ; humblement déplorer que l'identité de cet homme lui restait inconnue. Elle se passerait de l'homme au chapeau. Elle avait son angle : Jean Faber, précurseur de la photo documentaire. C'était abusif mais elle y mettrait les bémols qu'il faut. Un titre pareil ferait son petit effet.

Deux ans passèrent. On l'avait invitée à l'émission *Un détour par l'Histoire*. Elle aimait beaucoup parler à la radio, c'était comme un petit cours qu'elle donnait pour un public invisible. Comme elle préparait ses notes, elle fut prise d'une soudaine inspiration. Pour son anniversaire, Dominique lui avait offert la toute nouvelle monographie d'Irène Kaus. Ça ressemblait bien à Dominique, ce cadeau : ni tout à fait savant ni tout à fait populaire. Irène Kaus était certes une grande photographe, mais qui s'adonnait surtout au portrait des personnalités de son temps. Sabine trouvait plus volontiers son miel dans la photo de terrain. Quelle histoire y a-t-il dans un portrait de célébrité ? Un objet si calibré... Sabine avait feuilleté poliment le livre avant de le ranger dans la bibliothèque. Et ce n'est que maintenant que sa mémoire la rappelait à l'ordre. Elle laissa papiers et stylos et rouvrit la monographie. Merci Dominique ! Elle ne fut pas longue à localiser le portrait du jeune homme au chapeau, le quatrième personnage de la photo du Café Ludwig.

Il s'appelait Carel Ender. La légende le présentait comme « fonctionnaire de l'Empire ». C'était peu de chose et c'était surtout assez bizarre : que faisait cet anonyme au milieu de la monographie d'une artiste qui avait photographié les plus illustres personnages du début du siècle ? Faute d'informations supplémentaires, elle s'accrocha à une idée qui se raconterait facilement à la radio. La photo du Café Ludwig était, dirait-elle, un bon exemple des questions que l'on pouvait poser à une photographie. Pourquoi photographie-t-on ? Pour marquer le caractère exceptionnel d'un événement, une rencontre au sommet ? Ou alors pour témoigner d'un quotidien, d'une amitié ? Qu'elle soit unique ou coutumière, la scène représentée nous invite dans les coulisses de l'histoire. Sur cette photo, l'invitation en devient presque explicite. Si Jean Faber ouvre la bouche, s'il tend le bras, s'il nous convie, dirait-on, à entendre ce qu'il raconte, à voir ce qu'il montre, s'il oublie de se soumettre aux convenances, aux usages de la pose photographique, c'est tout simplement parce qu'il est en compagnie de personnes avec qui il se sait autorisé à bavarder, à discuter à bâtons rompus. Il y a là une camaraderie qui s'expose, tout à fait accidentellement, et que le photographe a décidé de conserver, peut-être parce que c'était le seul cliché utilisable, mais peut-être aussi parce qu'intuitive-

ment il a compris que quelque chose de neuf advenait sur ce cliché. Dans tous les cas, nous avons là devant nous quatre jeunes gens en pleine communauté. Et la communauté, cela signifie quoi ? cela signifie au moins une chose, c'est que des idées circulent entre eux. Vous savez, on croit toujours que les idées circulent en vase clos, entre personnes d'un même milieu ; cette photo nous montre que ce n'est pas le cas, regardez-les bien : nous avons un dramaturge, Ilya Rehberg ; une journaliste, Nina Fischer ; un organisateur politique, Jean Faber... et ce petit fonctionnaire nommé Carel Ender. On a souvent parlé de ce bouillonnement intellectuel qui avait lieu à Privine, qui touchait des métiers et des corps sociaux si divers... C'est la matière dont sont faits les grands mythes socioculturels. Il suffit, semble-t-il, de s'attabler à n'importe quel café de Privine pour s'inscrire dans l'histoire des idées. A posteriori, c'est vrai, cette photographie ne paraît rien faire d'autre que conforter le mythe. Mais au moment où elle est prise, elle ne le conforte pas : elle l'invente.

Une semaine après son passage en ondes, Sabine reçut une lettre de Georges Lund. Ce nom ne lui était pas inconnu. Elle avait lu, quelques années plus tôt, l'ouvrage de Lund sur la peinture néo-classique. Un travail très pointilleux, de facture assez scolaire. Chère mademoiselle Oloron, disait

la lettre, j'ai écouté avec un grand intérêt votre intervention radiophonique ce dimanche dernier et je voulais vous signaler que j'ai moi aussi, dans mes recherches, rencontré un Carel Ender. Or le mien était fils d'industriel.

Un musée de province avait autrefois commandé à Lund un papier au sujet de la collection Bertselman, qu'elle s'apprêtait à exposer. Igor Bertselman, homme d'affaires que rien ne prédisposait au milieu de l'art, avait accumulé une collection d'un grand éclectisme, où voisinaient les objets antiques, les fresques pompiciennes mais aussi quelques étonnants spécimens d'avant-garde. La présence de ce dernier ensemble, tout marqué d'internationalisme, était des plus surprenantes, car on ne pouvait guère soupçonner Bertselman de sympathies communistes. Or c'est ici que réapparaissait le nom de Carel Ender.

On ne savait trop, déplorait Lund, comment le dénommé Carel Ender avait été amené à conseiller Bertselman dans ses acquisitions. On sait seulement que Joseph Ender, père de Carel, qui possédait des usines de ciment, fréquentait, tout comme Bertselman, l'influente chambre de commerce de Privine. De là, sans doute, le jeu des relations... Toujours est-il que les conseils du fils Ender, dont on a trouvé des traces écrites dans les archives du mécène, ne relevaient pas de la fantaisie ou du hasard. Le fils

Ender était un acteur informé des milieux d'avant-garde. Dans ses lettres à Bertselman, il relate de fréquentes visites à la Devinière. C'est vraisemblablement là, concluait Lund, que le fils Ender a fait la connaissance d'artistes tels qu'Arthur Schlemmer, Lou Krajevska, Jesechiel Metechkine, tous présents dans la collection Bertselman.

S'agissait-il du même Carel Ender ? Un fils d'industriel, bourgeois et plus ou moins trafiquant d'art, cela mettait un peu à mal l'image que Sabine s'était faite de son discret fonctionnaire proche des milieux de gauche. Mais la monographie d'Irène Kaus, appelée une nouvelle fois en renfort, ne laissait subsister aucun doute : la grande photographe aussi avait résidé à la Devinière, aux mêmes années que ce Carel Ender... Ainsi, d'ailleurs, s'expliquait le portrait. Restait à comprendre par quels chemins un fonctionnaire, fils d'industriel si vous voulez, s'était mis à fricoter avec une communauté d'artistes d'avant-garde. Qu'est-ce que c'était d'ailleurs que la Devinière ? Un soir elle rapporta chez elle un exemplaire de *Privine, d'avant-garde en utopie*, emprunté à la bibliothèque de l'université, dans lequel elle trouva réponse à ses questions.

La Devinière était un vaste atelier de Cerny Okraj, à quelques dizaines de kilomètres de Privine. L'impressionnant édifice de facture moderniste, qui accueillait jusqu'à neuf résidents, avait été construit

sous l'impulsion d'une riche héritière, Isabelle Van Duyck. Des hommes et des femmes y restaient pour de longues périodes, parfois des années ; des artistes surtout, mais aussi Gertrud Molnar, une historienne, bonjour collègue ! ou encore Frédéric Rossignol, premier sociologue du cinéma. Utopie, communauté radicale, havre magique à l'écart du monde : l'auteur de l'ouvrage ne manquait pas d'épithètes pour ce lieu qui, à l'instar de bien d'autres expériences de même sorte, n'aura pas eu l'heur de survivre à la guerre. Aucun mot cependant sur Carel Ender. Sitôt retrouvé, il s'échappait déjà.